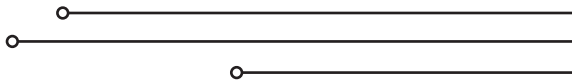


De la transmission aux transmissions...


Pascal LARDELLIER* et Richard DELAYE**

**Professeur à l'Université de Bourgogne (Dijon), chercheur au CIMEOS/3S (EA 4177) et à Propedia (Groupe IGS).*

***Docteur HDR (sc. de gestion, sc. de l'information-communication) et directeur de la recherche de Propedia, Groupe IGS.*



« Informer n'est pas communiquer, et communiquer n'est pas transmettre... » On connaît l'adage canonique cher aux études en communication. Il induit comme une gradation entre ses trois verbes, une manière de crescendo qualitatif. Et la transmission possède, au jeu des comparaisons, un supplément d'âme. Car l'information est mathématique en première lecture, théorisée dès les années 1940 par des ingénieurs, pour qui la question et les problèmes étaient d'abord techniques.



La communication, elle, est synonyme de l'air du temps postmoderne, qui sacrifie à sa mode car en panne de valeurs supérieures. Les grands idéaux politiques et religieux en déshérence, la communication s'est imposée comme une valeur-refuge, et de substitution. Bien des auteurs ont analysé l'émergence de cette communication comme totem et onguent, de Philippe Breton et Serge Proulx à François Cusset et d'autres. Mais sacralisée par delà toute mesure, car consensuelle, positive, ludique, même, elle est entachée d'un soupçon de frivolité et de superficialité. Et par réduction métonymique, les métiers de la communication n'ont pas toujours (eu) bonne presse, car renvoyant au cynisme du monde marchand (la publicité et ses « stars » cyniques en diable, de Séguéla à Beigbeder), aux « faiseurs d'opinion(s) » que sont les spécialistes toujours bien mis et très sûrs d'eux des Relations publiques et du marketing politique, pourvoyeurs en « éléments de langage » à la rhéto-

rique huilée. La communication a gagné ses lettres de noblesse, déjà théoriques, mais elle doit sans cesse prouver son sérieux, en quête qu'elle est d'un crédit institutionnel et professionnel toujours à (re) conquérir.

Et pourtant, nous vivons dans une société dite « d'information et de communication » ; et celles-ci ont assuré leur triomphe unilatéral, n'en déplaît à ses détracteurs ; les médias et les TIC sont omniprésents ; et la plus grande réussite de la communication, c'est d'être parvenue à devenir consubstantielle à la démocratie : là où l'on est autorisé à communiquer librement, on est libres. Les deux Corées, du nord et du sud, sont paradigmatiques de ceci. Avant la lettre, et dans cet esprit, Camus n'affirmait-il pas « qu'un pays vaut ce que vaut sa presse » ? Belle leçon à méditer, alors qu'après la « berlusconisation » et la « murdochisation » de bien des médias de ces dernières décennies, c'est maintenant l'« uberisation » qui les guette.

La « société de l'information » et la « société de la communication » sont des locutions devenues des lieux communs. Mais nous ne vivons pas dans une « société de transmission ». Celle-ci, pourtant, possède une respectabilité, puisque corollaire du patrimoine et de l'héritage (matériel ou mieux encore, immatériel), du temps long de l'Histoire. Simplifions, ou résumons : à l'information la technique, à la communication, les technologies, à la transmission, la transcendance. Et pourtant, la transmission est en crise ; en crise ou plutôt en révolution. Ebranlée dans ses principes, remise en question dans ses vecteurs et ses contenus. Il est clair que tel un phénix, elle renaît différente, et c'est bien ce dont ces pages vont prendre acte.

Car nous vivons une époque où les désintermédiations sont de plus en plus nombreuses. C'est une gageure de s'intéresser à la transmission alors que les repères socioculturels et historiques sont de moins en moins évidents, c'est une gageure de s'intéresser à la question de la transmission (ou plutôt des transmissions, qui pour complexifier la donne, est plurielle). Car sous leurs formes médiatiques et technologiques, intergénérationnelles, culturelles ou interculturelles, patrimoniales, rituelles, sociales, managériales et organisationnelles, les médiations ne cessent d'être analysées et interrogées, sur un mode tantôt déploratoire, tantôt alarmiste, tantôt résigné. La transmission est en crise, on y revient, mais au sens étymologique de prise dans un processus de transformation. Mais ladite « crise de

la transmission » devrait être symptomatique d'une crise sociale et même morale plus profonde.

Bien des essayistes, de Marcel Gauchet et Daniel Bougnoux à Georges Steiner, en passant par Alain Finkielkraut et Régis Debray, ont ausculté cette crise de la transmission. Les diagnostics divergent et se rejoignent à la fois : perte de la conscience historique, remise en question des institutions (qui dit « désintermédiation » dit aussi « désinstitution »), montée de l'individualisme, industries culturelles troublant les repères et la définition de la culture jadis instituée ; et bien sûr, rôle des Nouvelles Technologies, qui au terme d'un paradoxe, accélèrent et vectorisent la transmission technique, pour horizontaliser et indifférencier les contenus transmis. A ceux qui pensent que Google est (ou sera bientôt) détenteur de la mémoire de l'humanité, rappelons que la moitié des incommensurables données gardées par le moteur de recherche ont moins de ... deux ans !

La transmission est tout à la fois fantasmée, regrettée, critiquée, célébrée. Les partisans du « c'était mieux avant » évoquent des sociétés ou des époques où « l'on savait transmettre ». « Mais quoi !? », serait-on tenté de demandé : des savoirs ? Des valeurs ? Sachant que ceux qui la critiquent, *a contrario*, la remettent en cause au profit de l'apologie de l'auto-apprentissage, de l'apprentissage par le biais du tâtonnement (démarche essai-erreur) et des découvertes personnelles et en laissant une part importante à la subjectivité et à la sérendipité qui désigne la « *capacité, [l'art] de faire une découverte scientifique, notamment par hasard¹* ». De nombreux observateurs ont par ailleurs constaté « *un retrait significatif des adultes, parents ou enseignants, de l'acte de transmission au profit de la liberté de choix et de l'expérimentation par soi-même* »², retrait qui coïncide avec une brutale contestation des méthodes classiques d'enseignement jugées archaïques, frappées d'obsolescence et désormais inadaptées aux « jeunes générations » et aux « nouveaux publics » (de l'école).

Pourtant, malgré la brutalité de la crise qui touche les phénomènes de transmission(s) – et avec eux des visions du monde, des postures idéologiques, des partis pris éthiques et des idéaux de société – ceux-

1 <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/sérendipité/186748>

2 « Ecole : comment transmettre ? Pourquoi apprendre ? » (Extraits du livre *Transmettre, apprendre* de Marcel Gauchet, Marie-Claude Blais et Dominique Ottavi, 2014, Stock), *Le Figaro* : Champs Libres, vendredi 7 février 2014, p. 16.

ci restent au cœur des pratiques et des réflexions. Ils ne cessent de se reconfigurer et de se recomposer en fonction des tendances de fond à l'œuvre dans les sociétés postmodernes et de l'influence des dispositifs sociotechniques numériques. Et si transmettre reste une valeur, une pratique et une mission aussi cruciale, c'est sans doute parce qu'au centre des « carrières » (au sens de Becker) de parent, d'enseignant et d'éducateur, se trouve nichée cette transmission, indélogeable. Elever, éduquer, enseigner, c'est d'abord transmettre. Des connaissances, bien sûr, mais aussi des compétences, et partant, des valeurs.

C'est l'incroyable vitalité du concept de transmission qui fait l'objet d'un réexamen critique au sein de cet ouvrage collectif. En filigrane des textes exigeants et cohérents figurant au sommaire, on percevra ces processus déjà évoqués de désintermédiation, de désinstitution mais aussi de re-médiation. Les contributions pluridisciplinaires rassemblées ici interrogent toutes à divers égards des aspects spécifiquement patrimoniaux, culturels, cognitifs tout autant que des phénomènes organisationnels, des réflexions épistémologiques, des points de vue économiques, des problèmes politiques, identitaires et sanitaires.

Michel Melot, dans sa contribution met à profit son expérience d'ancien Directeur de l'Inventaire pour analyser les modalités spécifiques présidant à la constitution du patrimoine culturel d'un pays (en l'occurrence la France) et à sa transmission dans un contexte de mondialisation généralisé. Il analyse avec acuité les injonctions contradictoires auxquelles sont confrontés les monuments à forte valeur symbolique : la tour Eiffel est tout à la fois une propriété privée et l'emblème de la France.

Isabelle Mathieu, quant à elle prend pour objet d'étude la médiation culturelle en tant que dispositif singulier au sein de l'écosystème scientifique des Sciences de l'Information et de la Communication. La médiation culturelle est considérée à plusieurs égards comme un objet étrange qui se rapproche beaucoup plus des épiphénomènes communicationnels que des pratiques de transmission dont elle doit être distinguée. La transmission est indispensable mais elle ne suffit pas à épuiser la complexité des pratiques artistiques et culturelles.

Françoise Albertini évoque le classement du *Cantu in paghjella* corse (les polyphonies corses) au sein de la Liste du Patrimoine

Culturel Immatériel nécessitant des mesures de sauvegarde urgentes de la part de l'UNESCO. Elle souligne l'ambivalence de la réception de cette inscription qui oscille volontiers entre volonté de préservation à l'identique et tentation de la recréation (les Nouvelles Polyphonies Corses), pour mieux protéger et transmettre une pratique culturelle unique en son genre.

Adrian Mihalache analyse dans son chapitre d'ouvrage – à partir d'une relecture critique de la théorie mathématique de l'information de Claude Shannon et Warren Weaver – la forte contradiction qui existe entre la richesse de l'information et son intelligibilité. Il postule que la richesse de l'information exige un lourd tribut à payer : le manque de compréhension qui provient de la superposition imparfaite et lacunaire entre le champ de connaissances de l'émetteur et celui du destinataire.

Françoise Bernard réexamine dans son article la notion de transmission à partir d'une focale spécifique : celle de la réflexion sur l'environnement et le développement durable. Elle propose un éclairage des plus intéressants sur le décalage considérable qui existe entre la transmission de données scientifiques et de rapports sur le réchauffement climatique et le nombre très restreint de décisions concrètes prises en faveur de conduites écoresponsables.

Catherine Loneux, pour sa part, met en parallèle la Responsabilité Sociale des Universités – présentées comme des « acteurs de la solidarité » – et la transmission de valeurs citoyennes. Les Universités ont réaffirmé avec force à l'occasion de la loi LRU leur rôle social et leur capacité à transmettre et à publiciser les bonnes pratiques (engagement éco-responsables, devoirs) en matière de développement durable et d'engagement plus global dans la cité. Cette nouvelle responsabilité des Universités postule la construction d'un accord éthique.

Odile Riondet considère les problèmes pratiques, théoriques et épistémologiques de la transmission de la foi dans le catholicisme et elle s'interroge sur l'absence de systématisme entre la communication et la transmission. Elle propose de faire porter l'interrogation, ni sur l'émetteur (comme chez Robert Escarpit), ni sur le média (Régis Debray) mais sur l'intériorisation d'un message (la Parole divine) par un récepteur, en l'occurrence le fidèle. Communiquer est une façon pertinente de transmettre mais la transmission de la foi, comme

toutes les interactions humaines, se trouve fragilisée par une insuffisante maîtrise des mécanismes communicationnels.

Alexandre Eyriès développe une analyse des processus de récupération des valeurs du rugby par les leaders politiques au profit de stratégies de communication. Les valeurs du rugby ont été ces dernières années largement médiatisées et publicisées par les entreprises qui y ont vu des symboles forts et des exemples à suivre, tout comme les hommes politiques qui y ont vu un moyen de dramatiser et de spectaculariser considérablement leur communication pour gagner en efficacité.

Mihaela Bonescu et Cornelia Caseau étudient quant à elles le microcrédit proposé par la société autrichienne Oikocredit. Elles se sont penchées sur les stratégies de transmission et de promotion de la philanthropie lucrative. Elles analysent le microcrédit et la microfinance comme des dispositifs spécifiques de communication qui s'appuient sur un engagement social et un investissement éthique, ainsi que sur une forme intéressée d'engagement.

Quant à Sophie Demonceaux, elle a étudié l'influence des technologies de l'information et de la communication au sein des relations amoureuses et de la vie conjugale. Les informations circulant au sein du couple par les nouveaux objets communicants connectés sont aussi bien utilisées au service d'interactions personnelles que, à leur corps défendant, à des fins de marivaudage numérique et de nomadisme communicationnel.

Gilles Brachotte et Alexander Frame se sont quant à eux intéressés à la façon dont les réseaux sociaux traditionnels (Facebook et Twitter) ainsi que les réseaux sociaux professionnels et universitaires (en l'occurrence la plateforme uB-link de l'Université de Bourgogne) sont utilisés pour transmettre des valeurs communautaires autour de la création de communautés d' alumni numériques (anciens de...) et d'un sentiment d'appartenance à une même unité.

Jocelyn Guillo s'appuie sur son expérience professionnelle dans un Institut de Formation aux Soins Infirmiers (IFSI) pour analyser l'évolution de la profession infirmière qui du fait des transformations des conditions de travail se retrouve prise entre deux extrêmes difficilement conciliables : d'une part la transmission empirique de pratiques

et, d'autre part, la reconnaissance universitaire d'un métier sanctionné par un diplôme.

Laurence Lagarde-Piron analyse le premier stage hospitalier qui marque dans le cursus des études d'infirmier un véritable tournant comme un rite de passage à part entière et comme un dispositif de transmission incarnée au cours duquel les savoirs théoriques et les gestes pratique du soin prennent à la fois forme et sens. Le premier stage hospitalier est ainsi un vecteur de communication (notamment des émotions qui sont inséparables de l'exercice de cette profession confrontée sans cesse à la souffrance et à la mort). Il est aussi et surtout un dispositif de transmission d'un savoir, d'un savoir-faire et d'un savoir-être qui ne font qu'un... seul corps.

Un sommaire à peine survolé ici, qui invite à prendre le temps de découvrir ces textes riches, formant une mosaïque qui offre, espérons-le, un tableau de ce que sont les métamorphoses de la transmission. Si le lecteur arrive à ce constat au terme de son parcours, nous considérerons que nous avons fait œuvre utile, d'un point de vue scientifique, mais aussi, plus largement, culturel et citoyen.